



Belle car imparfaite, la vannerie sauvage a ses adeptes

ARTISANAT

De la cueillette au séchage, puis au tressage, Irène Collaud et Stéphane Gremaud façonnent les fibres récoltées au fil des saisons pour créer des objets uniques. Rencontre au Mont Pèlerin (VD).

TEXTE et PHOTOS Liana Menétrey



Lierre, ortie, clématite, iris, massette.... Entre les mains d'Irène Collaud et de Stéphane Gremaud, les plantes sauvages deviennent paniers, corbeilles, bijoux ou petits objets du quotidien. Ici, au Mont Pèlerin (VD), le végétal a investi chaque recoin du chalet et se décline sous toutes ses formes. Mille et un paniers reposent sur les tables, tandis que des fibres reposent sur des ficelles. «D'abord, je les sèche. Puis, une fois que je sais que je vais les utiliser, je les réhydrate. Sinon, l'ouvrage devient lâche en séchant», indique Irène. Racines d'épicéa, fibres d'ortie, pédoncules de pissenlit, écorces de saule ou encore liber [fine couche

située sous l'écorce, ndr] de tilleul attendent leur tour. Chaque végétal révèle une couleur et une texture qui lui sont propres. Et parfois, un usage bien précis. La clématite, longue et résistante, se prête à la confection de grands paniers ou corbeilles, tandis que les aiguilles de pin, plus fines, permettent de réaliser des pièces de micro-vannerie. La vannerie traditionnelle travaille principalement avec l'osier issu du saule cultivé, dont les brins sont calibrés pour le tressage. Ici, la matière est moins docile. «La vannerie sauvage est imparfaite et irrégulière. C'est ce qui fait sa beauté et ce qui nous plaît. C'est souvent plus fragile que le saule, donc on tire avec précaution», sourit l'artisane. Les végétaux se déclinent aussi en parure. Autour du cou, Irène arbore un collier dont le pendentif est tressé de joncs. À son poignet, un bracelet en clématite. Pour les porteurs du projet Chemins sauvages, la créativité semble sans limite.

Le temps du jonc

Et chaque saison leur offre de nouvelles matières à explorer. Ces jours-ci, c'est le jonc qui occupe leurs mains. Souple et solide à la fois, il leur plaît particulièrement. «C'est très agréable à tresser.» A quelques pas du chalet, dans un champ humide, quelques touffes de jonc courbé (*Juncus inflexus*) se détachent de la végétation. Le couple en coupe quelques brins. Sur le chemin du retour, les doigts habiles d'Irène s'animent déjà. En quelques gestes, la fibre fraîche se transforme en un petit hochet. De retour au chalet, elle tresse cette fois avec du jonc récolté l'an dernier, réhydraté pendant la nuit. À l'aide d'une aiguille en os de cerf, confectionnée par Stéphane, la vannière entrelace les tiges une à une. Une odeur boisée et fraîche se répand déjà dans l'air. «Je commence par faire la base, un escargot. À chaque point, je torsade le boudin, puis je pique dans le rang du dessous et continue. Tous les deux points, je rajoute une fibre à l'intérieur du boudin.» Les fibres se resserrent et donnent peu à peu forme à la corbeille. Le geste paraît instinctif, mais il repose sur des années de pratique et de patience. La cueillette sauvage fait partie du quotidien du couple depuis longtemps. Mais la vannerie est venue plus tard. Après avoir suivi quelques ateliers, ils peaufinent le geste au fil des essais et erreurs. «Le fait de transformer ces plantes, ces «mauvaises herbes» comme certains les considèrent, provoque une immense satisfaction.» Avant le plastique, rappellent-ils, paniers et corbeilles servaient à tout: transporter, stocker, pêcher ou récolter. Si la variété de fibres est riche, celle des techniques l'est tout autant. Aléatoire, sur arceaux ou en spiralé cousu, les possibilités

sont multiples. «J'ai testé tellement d'activités créatives et d'artisanat, mais la vannerie, c'est mon coup de cœur. Je ne m'en lasse pas, c'est sans fin.» Le duo confectionne notamment ses propres cordages. Sur une table, une vingtaine de cordelettes déclinent une étonnante palette de teintes naturelles: le jaune paille du maïs, le vert foncé de l'ortie ou encore les nuances dorées du pissenlit. La plus résistante? «L'ortie», répondent-ils sans hésiter. À l'image des fibres sauvages, leur parcours, lui aussi, n'a rien de linéaire. «J'ai toujours aimé bricoler et faire des choses avec mes mains. J'ai pourtant fait des études d'employé de commerce et commencé ma vie professionnelle dans des bureaux, que je quittais régulièrement pour partir voyager au long cours», raconte-t-elle. Elle œuvre alors au sein d'une ONG, notamment en Colombie, avant de suivre une formation d'accompagnatrice en montagne. Stéphane, grand baroudeur, parcourt à 22 ans des milliers de kilomètres à vélo des Alpes à l'Himalaya, puis traverse l'Inde et le Népal à pied, à la rencontre de savoir-faire traditionnels. En 2016, ils deviennent, par le hasard des choses, gardiens du gîte de l'alpage de Dorbon (VS) et vivent pendant quatre étés à 1956 mètres d'altitude au rythme de la montagne. Une expérience qui a notamment donné lieu à un reportage dans l'émission de la RTS *Passe-moi les jumelles*. Ils redescendent ensuite au Mont Pèlerin (VD), et lancent Chemins sauvages en 2020.

Techniques préhistoriques

Depuis, le binôme propose des ateliers d'artisanat sauvage, des immersions en nature, méditations en forêt, ou des créations de cyanotypes. Passionné par les techniques préhistoriques et les gestes premiers, Stéphane anime également des ateliers de tannage, de feu par friction ou de sculpture d'ustensiles en bois. «Ça apporte tellement de sens et de bien-être de retrouver les savoirs anciens et de les partager. À nos initiations, les gens disent: «J'ai l'impression que mes mains savent», raconte Irène Collaud. «C'est dans nos gènes», conclut Stéphane Gremaud.

+ D'INFOS
chemins-sauvages.ch



Le saule à l'honneur

La dernière exposition du Musée du Bois, à l'Arboretum d'Aubonne, met en lumière l'histoire et les pratiques de la vannerie. «Une histoire tissée de gestes vivants» déroule son fil narratif autour du saule: *Salix alba*, *Salix purpurea*... De la plantation à la récolte, de la transformation en osier aux multiples techniques de tressage, l'exposition retrace les différentes étapes de création d'un objet. Paniers, pantoufles, nasse de pêche, panier à noix ou encore dépoussiéreurs de tapis se côtoient. Des objets patrimoniaux dialoguent avec des créations contemporaines réalisées par quelques-uns des rares vanniers de notre pays. Le deuxième étage leur est consacré. On y découvre également les outils du vannier: l'épinette, le poinçon, ou encore l'écorçoir. L'exposition est ouverte jusqu'au 2 novembre. Elle rouvrira ensuite ses portes en mars prochain, après la fermeture hivernale. Des initiations à cet art végétal seront également proposées.